

LA BELLE AU CŒUR DE NEIGE.

CONTES DU ROUET.

I

Il y avait, dans un royaume, une princesse si belle que, de l'avis de tout le monde, on n'avait jamais rien vu d'aussi parfait sur la terre. Mais c'était bien inutile qu'elle fût jolie, puisqu'elle ne voulait aimer personne. Malgré les prières de ses parents, elle refusait avec mépris tous les partis qu'on lui proposait; lorsque des neveux ou des fils d'empereurs venaient à la cour pour demander sa main, elle ne daignait même pas les regarder, si jeunes et si beaux qu'ils fussent; elle détournait la tête avec un air de mépris; "Vainement ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu de chose!" Enfin, à cause de la froideur qu'elle montrait en toute occasion, cette princesse avait été surnommée "la Belle au cœur de neige." Vainement sa nourrice, une vieille bonne femme, qui avait beaucoup d'expérience, lui disait, les larmes aux yeux: "Prends garde à ce que tu fais, ma fille! Ce n'est pas une chose honnête que de répondre par de mauvaises paroles aux gens qui nous aiment de tout leur cœur. Quoi! parmi tant de beaux jeunes hommes, si bien parés, qui brûlent de t'obtenir en mariage, il n'en est pas un seul pour lequel tu éprouves quelque tendre sentiment? Prends garde, te dis-je; les bonnes fées, par qui te fut accordée une beauté incomparable, s'irriteront, un jour ou l'autre, si tu continues à te montrer avare de leur présent; ce qu'elles t'ont donné, elles veulent que tu le donnes; plus tu vaux, plus tu dois; il faut mesurer l'aumône à la richesse. Que deviendrais-tu, mon enfant, si tes protectrices, courroucées par ton indifférence, t'abandonnaient à la méchanceté de certaines fées qui se réjouissent du mal, et rôdent toujours, dans de mauvaises intentions, autour des jeunes princesses?" Mais la Belle au cœur de neige ne tenait aucun compte de ces bons conseils; elle haussait l'épaule, se regardait dans un miroir; et cela lui suffisait. Quant au roi et à la reine, ils se montraient désolés plus que l'on ne saurait dire, de l'indifférence où s'obstinait leur fille; ils en vinrent à penser qu'un mauvais génie l'avait maléficié; et ils firent proclamer, par des héraults, dans tous les pays du monde, qu'ils donneraient la princesse elle-même à celui qui la délivrerait du Sort dont elle était victime.

II

Or, vers le même temps, dans une grande forêt, il y avait un bûcheron, très hideux de sa personne contrefait, et boiteux à cause du poids de sa bosse, qui était la terreur de tout le pays; car, le plus souvent, il ne se bornait pas à bûcheronner les arbres; embusqué dans quelque ravine, il attendait la hache levée, le voyageur sans défiance, et lui tranchait le cou, aussi habilement que l'aurait pu faire le bourreau le plus expérimenté. Cela fait, il fouillait le cadavre, et avec l'argent qu'il trouvait dans les poches, il achetait des vivres et du vin, dont il se gorgeait dans sa hutte en poussant de grands cris de joie. De sorte que ce méchant homme fut plus heureux que beaucoup d'honnêtes gens, tant qu'il passa des voyageurs dans sa forêt. Mais elle eut bientôt si mauvaise renommée que des gens même très hardis faisaient de longs détours plutôt que de la traverser; et le bûcheron chôma. Durant quelques jours, il vécut tant bien que mal du reste de ses anciennes ripailles, rongéant les os, dégouttant dans sa tasse le fond des bouteilles mal vidées. C'était un maigre régal pour un affamé et pour un ivrogne tel que lui. La rigueur de l'hiver mit le comble à son infortune.

Dans son repaire, où soufflait le vent, où neigeaient les flocons, il mourait de froid, en même temps que de faim; quant à demander secours aux habitants du proche village, il n'y pouvait pas songer, à cause de la haine qu'il s'était attirée. Vous pensez: "Pourquoi ne faisait-il point de feu avec des fagots et des broussailles sèches?" Eh! parce que le bois, comme les feuilles, était si pénétré de gel, qu'il n'y avait pas moyen de l'allumer. On peut supposer aussi qu'afin de punir ce vilain homme, une volonté inconnue empêchait le feu de prendre. Quoiqu'il en soit, le bûcheron passait de fort tristes nuits, près de sa huche vide, devant son foyer noir; et, le voyant grelottant, et maigre, vous n'auriez pas manqué de le plaindre, si vous aviez ignoré combien il avait mérité sa misère par ses crimes.

Cependant quelqu'un eut pitié de lui. Ce fut une méchante fée, appelée Mélandrine. Comme elle se plaisait à voir le mal, il était naturel qu'elle aimât ceux qui le faisaient.

Une nuit donc, qu'il se désolait de plus belle, claquant des dents, l'onglée aux doigts, et qu'il eût vendu son âme,—qui, à vrai dire, ne valait pas grand chose,—pour une flambée de sarment, Mélandrine se fit voir à lui, sortant de dessous terre; elle n'était point belle et blonde avec des guirlandes de fleurs dans les cheveux, elle ne portait pas une robe de brocart, resplendissante de pierreries; mais laide, chauve, bossue aussi, haillonneuse comme une pauvre, vous l'auriez prise pour une vieille mendicante des chemins; car, étant méchante, on ne peut pas paraître jolie, même quand on est fée.

—Ne te désespère pas, pauvre homme! dit-elle; je veux te venir en aide. Suis-moi.

Un peu étonné de cette apparition, il marcha derrière Mélandrine jusqu'à une clairière où l'on voyait des amas de neige.

—Maintenant, allume du feu, reprit-elle.

—Eh! madame, la neige ne brûle pas!

—C'est en quoi tu te trompes. Tiens, prends cette baguette en bois de cornouiller, que j'apportai pour toi; il te suffira d'en toucher l'un de ces grands tas blancs, pour avoir le plus beau feu que l'on vit jamais.

Il fit comme elle avait dit: il poussa un cri d'étonnement! A peine la branche s'en était-elle approchée, que la neige se mit à flamber, comme si elle eût été, non de la neige, mais de l'ouate; et toute la clairière fut illuminée de flammes.

A partir de ce moment, le bûcheron, tout en continuant d'avoir faim, ne connut plus du moins la souffrance d'avoir froid; dès qu'il avait un petit frisson, il faisait un tas de neige, dans sa hutte ou sur le chemin; puis il le touchait de la baguette que lui avait laissée Mélandrine, et se chauffait devant un bon feu.

III

Quelques jours après cette aventure, il y avait une grande agitation dans la capitale du royaume voisin; la cour du palais était pleine de pertuisaniers qui faisaient sonner leurs hallebardes sur les dalles. Mais c'était surtout dans la salle du trône que l'émotion était grande: les plus puissants princes de la terre, avec beaucoup d'autres jeunes hommes, s'y étaient donné rendez-vous pour tenter, dans une lutte courtoise, d'émouvoir enfin la Belle au cœur de neige.

Le neveu de l'empereur de Trébizonde courba le genou.

—Je commande à plus d'homme armées qu'il n'y a de feuilles dans toutes les forêts, et j'ai, dans mes coffres, plus de perles qu'il n'y a d'étoiles au ciel. Voulez-vous, ô princesse, régner sur mes peuples et vous parer de mes parents?

—Qu'a-t-il dit? demanda la princesse.

A son tour, le fils du roi de Mataquin s'agenouilla.

—Quoique jeune encore, j'ai vaincu dans les tournois les plus illustres preux, et, d'un seul coup d'épée, j'ai tranché les cent têtes d'une tarasque qui dévorait tous les nouveau-nés et toujours les vierges de mon royaume. O princesse, voulez-vous partager ma gloire qui grandira encore?

—Il a parlé si bas, dit la princesse, que je ne l'ai pas entendu.

Et d'autres princes, après l'héritier de Trébizonde et l'héritier de Mataquin, vantèrent leur puissance, leur riche, leur gloire; il vint ensuite, s'inclinant avec de tendres paroles, des poètes qui jouaient de la guitare comme un séraphin de la harpe, des chevaliers qui avaient défendu l'honneur des dames dans les plus périlleux combats, de jeunes pages aussi tremblants, roses de pudeur.

Mais la belle au cœur de neige:

—Que veulent tous ces gens-là? Qu'on les prie de sortir: je ne saurais endurer plus longtemps leur bavardage, et j'ai hâte d'être seule pour me regarder dans mon miroir.

—Ah! ma fille, ma fille, dit la nourrice, crains d'irriter les bonnes fées!

Alors s'avança un rustaud, très hideux de sa personne, contrefait, boiteux à cause du poids de sa bosse. Les courtisans, qui étaient au pied du trône, voulurent l'écartier, se moquant de ce paysan qui se mêlait de prétendre à la main d'une royale personne. Lui, cependant, continua d'approcher, et, d'une baguette qu'il avait dans la main, toucha le corsage de l'indifférente enfant. "Ah! que je l'aime!" s'écria-t-elle, sentant tout son être s'allumer et fondre en tendresse. Vous pensez l'émoi qui s'en ensuivit! Mais un roi n'a que sa parole; le père de la princesse dut la laisser aller avec le méchant bûcheron vers la forêt mal famée; elle y vécut misérablement dans la bise souvent sans pain, où soufflait le vent, où neigeaient les flocons; et ce fut le châtiment de la Belle au cœur de neige.

CATULLE MENDES.

DU PLATONISME.

—Une bêtise de vieux! dit l'un.

—Une ânerie de collégien! continua l'autre.

—Quelque chose à crever de rire! conclut le troisième.

—Je me permets, dis-je à mon tour, de n'être de l'avis d'aucun de vous. Mais d'abord, entendons-nous sur les mots: s'il en faut croire une légende, prises dans le sens originel de leur nom, les amours "platoniques" relèveraient plutôt de la police des mœurs que de l'esthétique amoureuse. Mais nous nous entendons bien, n'est-ce pas? Il s'agit de l'état singulier de deux êtres qui s'aiment—ou, du moins, croient s'aimer, ce qui est, dans l'espèce, absolument la même chose, comme je le démontrerai tout à l'heure,—et qui s'abstiennent cependant d'être amants. Comment traitez-vous d'ânerie, de bêtise et de chose à crever de rire un état psychologique des plus graves?

Mes amis est-ce que vous n'avez goûté les délices d'une tendresse encore timide, d'un sentiment lentement savouré et des mille puérités charmantes que comporte une attente tour à tour assurée du triomphe et désespérée? Car ces alternatives où le cœur bat plus vite sont des renouveaux charmants de la vie. Se sentir envahi de cette facilité d'extase qui vous fait plus précieux un serrement de main à la dérobee qu'un aveu complet, qui fait renaître ou mourir sous un regard, qui vous enivre d'un souffle ou du parfum d'un mouchoir, mais c'est tout simplement adorable. Je sais de simples promenades à deux, dans les allées où l'ombre